

■ Par ce texte nous poursuivons notre nouvelle chronique inaugurée dans notre n° 79 et comme son nom l'indique, à la topographie vécue par les géomètres et topographes (les autres aussi d'ailleurs, touchant de près le métier).

Nul besoin de vous expliquer que nous comptons sur nos lecteurs pour lui donner l'aliment nécessaire à sa survie et à son intérêt. Alors racontez la richesse de la vie dans cette profession où l'humanisme et l'aventure tutoient très souvent la science et la technique.

À bientôt dans nos pages. ■

**les  
amers  
du  
temps**

**T  
O  
P  
O-vécue**

*l'histoire,  
la profession,  
l'aventure sur le terrain*

**TCHAD  
années  
50**

**Claude Million**

Nos souvenirs nous habitent même lorsque nous croyons les avoir oubliés, en voici la preuve :

Cette histoire date des années 1953-1955, et malgré tous les efforts qu'on a pu faire on n'est pas arrivé à mieux la situer dans le temps : Une équipe de topographes errait au bord du fleuve Logone à la recherche de son chantier. Ce début, qui fait penser inévitablement au début du "Château" de Kafka, est absolument authentique et sans recherche d'une référence littéraire qui ne pourrait qu'être hors de propos !

Depuis plusieurs jours, munis d'une carte au 1/100 000<sup>e</sup>, nous cherchions le début d'un chantier, lequel consistait à faire les profils en long d'un casier rizicole de 40 km de côté, soit au total 160 km de profils, et des profils en travers de 500 m de long tous les 200 ou 500 m. Travail parfaitement fastidieux, et sans le moindre intérêt technique, auquel s'ajoutaient des sondages par puits pour repérer une couche imperméable et des prélèvements géologiques des couches traversées. Ce travail posait d'énormes problèmes logistiques de transport de bornes et d'échantillons géologiques dans des terrains en principe impraticables – l'herbe à éléphants –, même avec des 4X4 Dodge "Command-cars", qui avaient probablement servi à la colonne Leclerc pour "envahir" le Fezzan, quelques années auparavant.

Le travail à faire était matérialisé sur la carte par quatre traits de crayon bleu à grosse mine, et par un descriptif sommaire pour bien repérer les sommets du carré. Nous avons rendez-vous sur les bords du fleuve, dans quelques semaines, avec des équipes qui devaient renforcer notre maigre effectif de deux Européens, un personnage important: le chauffeur mécanicien, un cuisinier, un "boy moteur", un "boy cabine" et quelques autres Tchadiens de Fort-Lamy (aujourd'hui Djamena) aux fonctions mal définies, destinés surtout à être des portes mires si les autorités locales refusaient de nous en fournir.

Le descriptif du premier point lieu du rendez-vous indiquait laconiquement "rônier incendié": un rônier est une sorte de palmier dattier, dont on décapite le bourgeon terminal ou "chou" pour recueillir le jus de palme qui sert à faire le vin du même nom. Les arbres qui ne survivent pas à ce traitement sont assez souvent brûlés, ce qui est idiot car ce bois est utilisable.

Il devint vite évident que la carte très détaillée était un piège: établie par photogrammétrie TPFR et Multiplex par les Américains au cours de la seconde guerre mondiale, appuyée sur un point astronomique au sol, peut-être tous les 200 km, elle comportait un luxe de détails probablement renseignés par une mission qui n'avait pas dépassé le dernier hôtel-restaurant équipé d'un réfrigérateur à pétrole, situé à 80 km du



chantier; les "toponymistes" avaient dû utiliser des "indicateurs" zélés qui ne connaissaient le terrain que par ouï-dire, ou qui s'étaient simplement payés leur tête.

Bref, tout y était indiqué: Noms des villages, nom du chef et importance de la population, en dehors du fait que les habitants de cette région déplacent leurs cases à leur gré, on trouvait des villages nommés et renseignés qui n'étaient que des termitières géantes!

Comme le terrain était très plat: 3 m de dénivellée tous les dix kilomètres! Le fleuve, dont la largeur minimum était d'un kilomètre, pouvait s'étaler sur dix fois plus, s'égarant dans les terres sur 100 km de large par des "défluent", faibles dépressions qui rompaient de temps à autre la planéité d'un paysage se répétant à l'infini comme un papier peint, à chaque instant on avait l'impression, fautive, du déjà vu, qui ajoutait au trouble de celui qui cherchait des repères. Dans ces conditions le rendez-vous "au bord du Fleuve" était une sottise, car le bord évoluait chaque année, disparaissant, revenant, selon l'importance des crues.

Ayant une fonction inverse de celle des défluent, les affluents permettaient au fleuve de rejoindre son "lit majeur", lui-même très variable une fois la crue passée. Affluents et défluent découpait le paysage en losanges au milieu desquels émergeaient des tertres qui servaient de refuges aux animaux et aux hommes pendant la crue. Mais ces terres émergées ne dépassaient pas le niveau général de l'eau de plus d'un mètre.

En période sèche, la seule pendant laquelle le terrain était "accessible", où était le bord du fleuve? Fleuve, affluents et défluent, tout était mêlé. La carte montrait bien une situation probablement vraie il y avait quelques années, mais pas celle du jour.

La première décision sensée fut de ne plus se servir de la carte. On chargea alors nos aides Tchadiens d'interroger les habitants afin de retrouver le "rônier incendié".

Fatale erreur! Car entre les tribus du Nord et celles du Sud existe une inimitié historique, celle qui existe entre maîtres et esclaves, entre razzieurs et razziés, entre profiteurs et exploités, il leur fut facile de nous égarer encore un peu plus.

Les appels à l'aide au donneur d'ordre ne donnèrent rien d'autre que l'organisation d'une expédition qui devait nous remettre sur la voie et qui se termina, comme d'ailleurs toutes les missions d'inspection, en partie de chasse, sans nous approcher à moins de 40 km!

Un soir, l'un de nous constata: "Nous sommes perdus" ce qui était une évidence, tant pour la localisation que de réputation: Nous étions les topographes qui ont perdu leur chantier! L'autre ajouta "Nous sommes comme en pleine mer", le premier ajouta "Oui, mais en pleine mer le capitaine peut faire le point!" C'est ainsi que petit à petit s'imposa l'idée de faire le point à l'aide du seul appareil de précision dont nous disposions: un T2, c'était un peu juste comme équipement mais, à terre, cela valait bien un sextant en pleine mer!

Hélas, notre connaissance du mode opératoire ne dépassait pas le plan des principes, mais nous ne doutions de rien, car il nous arrivait de vérifier quotidiennement les directions des immenses alignements par des opérations astronomiques. On avait d'ailleurs fait des progrès en ce domaine: on n'observait plus le soleil trop imprécis, par ailleurs la polaire étant sous ou sur l'horizon, on avait donc acquis une certaine pratique de l'observation des étoiles ou des planètes, surtout de Vénus, au coucher du soleil. Ceci nous donna le "culot" de tenter l'aventure.

Nous avons appris que, dans la région, une équipe de géodésiens faisait des points astronomiques. Nous décidâmes donc de demander leur aide. Par courrier de coureurs il fut



convenu de les rencontrer sur un point astro vers la fin du jour, cela se passait à 100 km de pistes de là, ce qui représentait une bonne journée de route.

Comme à l'habitude nous nous perdîmes, et ce n'est qu'à la nuit tombée que nous avons rejoint un "campement administratif" près duquel était implantée la borne. Nous pensions au moins être accueillis confraternellement, mais un grand noir en boubou bleu nous barra le passage en déclarant: "On ne passe pas, Monsieur parle avec les étoiles!"

En effet, on assistait, de loin, à une bien étrange cérémonie, dans la lueur de phares de voiture on voyait plusieurs person-nages dont l'un énonçait à haute voix, les minutes et les secondes, l'autre s'adressait à un secrétaire pour énoncer les mesures.

Après avoir assisté à ce spectacle notre moral restait très bas, car il était trop évident qu'il nous faudrait un certain temps pour acquérir une telle pratique. Comme on ne nous invitait pas à entrer dans l'enceinte du campement nous avons préparé un bivouac juste à l'entrée, pour marquer leur attitude discourtoise.

Le lendemain l'accueil fut froid et marqué de condescendance amusée, je pense même, qu'une fois entre eux, les géographes se sont payé une bonne partie de rigolade à nos dépens, surtout après que nous ayons énoncé notre projet qui était de faire faire un point près de notre chantier par cette même équipe. Comme toujours en pareille circonstance on nous énonça les principes intangibles selon lesquels il n'était pas dans la vocation des géographes de dépanner des topo-graphes perdus dans la nature.

Pourtant, à l'époque, cela n'était pas du tout dans les habi-tudes des personnes travaillant en Afrique où la solidarité était totale, en raison même de la précarité de l'existence, et de l'impossibilité de prévoir de quoi demain serait fait. Un seul point positif fut acquis celui de nous laisser assister à la prépa-ration des observations de jour et, mais surtout de loin, aux opérations de nuit, toutefois sans nous laisser le moindre doute: on ne parviendrait pas à faire ce que nous voulions ne serait-ce que parce que nous n'avions pas le matériel adéquat.

C'est, en définitive, ce qui sauva ce projet insensé, car nous avons fini par rencontrer dans cette équipe des personnes très sympathiques, qui, de petits tuyaux en astuces, avec remise des imprimés de calculs qui, pour l'époque, valaient des "logiciels de papiers", nous ont initiés aux modes opératoires. Si nous ne savions pas encore "faire", leurs excellents conseils nous avaient au moins indiqué ce qu'il ne fallait surtout ne pas faire!

La situation restait encore très compromise, car il nous manquait l'essentiel, à savoir un chronomètre et une radio pour recevoir les signaux horaires.

Rentrés au voisinage de notre chantier on se mit en quête d'un poste de radio. À cet instant on doit faire un point d'his-toire: On est habitués aujourd'hui à avoir autour de nous des postes de radio très performants, ceux de l'époque étaient à tubes, et, en dehors des postes des professionnels, très mau-vais, les transistors, à peine inventés n'avaient pas encore envahi la radio. Notre quête d'un poste de radio sur batteries, les postes à piles étaient à genoux en une heure, surtout à cause des piles, nous entraîna dans des recherches lointaines, en essayant des refus nombreux et péremptores, car, en fait, nous aurions aimé avoir un appareil militaire, robuste et sûr, mais inaccessible aux civils que nous étions.

Nous avons appris qu'une station d'essai agricole pourrait nous fournir en légumes frais, une richesse incroyable dans ce contexte désertique. En prenant contact avec les responsables de cette station, nous leur avons narré nos malheurs, dont ils

avaient été informés par le bouche à oreille, on imagine dans quelles conditions, dans une région qui manque de distrac-tions, nous passions vraiment pour des benêts. Bien nous prit d'évoquer notre recherche d'un poste de radio puissant, car nous étions tombés, par le plus grand des hasards, sur un ama-teur radio qui se fit fort de nous faire entendre les signaux horaires en direct la nuit au cours des observations, donc plus besoin de chronomètre! Rendez-vous fut pris sur place.

En effet, à l'aide d'un haut-parleur et sans casque, on enten-dait en direct les signaux horaires ce qui nous permettait de toper le passage d'une étoile sur le réticule.

Toutefois, notre premier point nous rejetait trente kilo-mètres plus loin, il fallut se rendre à l'évidence, nous manquions d'expérience! Après avoir bien recherché les causes de cette erreur alors que nos "droites de hauteurs" n'étaient pas trop dispersées nous avons envisagé d'avoir "sauté" une minute, il faut dire que les minutes étaient annoncées en morse! On décida de se rapprocher tout de même du point trouvé, en tenant compte de cette correction, surtout parce que cette décision avait, au moins, le mérite de nous rapprocher d'un campement administratif voisin, dans lequel nous allions emm-nager, au plus vite. Fini le camping très peu confortable si on doit travailler la nuit et dormir une partie du jour.

Le moment est venu de décrire un campement adminis-tratif: Il s'agissait d'un logement réservé, en principe, aux agents de l'administration en tournée, et par extension aux personnes réalisant un travail pour l'administration, et encore par extension aux Européens en vadrouille dans la région... Mais, comme personne ne se déplaçait seul, le campement était composé d'une case ronde servant de pièce commune flanquée de deux cases rectangulaires pour servir de chambres, le tout enserré dans un rempart d'épineux. Pour fermer le cercle, des cases rondes de taille décroissante en direction de l'entrée, où était logé le personnel de la mission par ordre hiérarchique: le chauffeur-mécanicien, le cuisinier, le boy, le boy moteur, les porte mires etc. La charge de l'entre-tien et la gestion de ces refuges étaient à la charge des "sul-tans" de la tribu voisine. De fait, leur titre exact était lamido, mais il existait des grands et de tous petits lamidos en fonction de l'importance de la gestion qu'ils exerçaient localement, sou-vent aussi en fonction de l'importance du village, du gros bourg, ou de la ville si celle-ci était gérée de façon coutumière, c'est-à-dire non-Européenne.

Pour occuper une case administrative, pour employer du personnel local, enfin pour mobiliser localement toute res-source utile, il fallait s'adresser au lamido en lui faisant des pré-sents. Le "présent" standard était une bouteille de Pernod, dont la vente était interdite au Tchad colonie Française, mais autorisée, au Cameroun voisin, en raison du droit international que chacun a de se suicider par alcoolisme, le Cameroun était territoire sous mandat de l'ONU, laquelle s'était opposée à cette interdiction. Il faut dire que, sur place, la bouteille de Pernod était consommée au goulot en quelques rasades!

Les chefs étant élus à la suite d'épreuves de lutte, les lamidos étaient des colosses de plus de deux mètres, certains étaient des despotes éclairés, d'autres de simples brutes, leur rôle était extrêmement important pour la population, ils étaient ce que sont pour nous les Assurances, la Sécurité Sociale, l'ANPE, le RMI, les Allocations familiales etc. Ils étaient, de plus, le lien indispensable entre les individus et l'Administration Coloniale, elle-même extrêmement discrète, et pour tout dire "diluée" dans des territoires immenses.

Après les présentations d'usage, le lamido du genre moyen, sous la juridiction duquel nous étions placés, après avoir tiqué sur la présence de Tchadiens du Nord, remis en état rapide-

ment, et de bonne grâce, les cases administratives. Un fois installés, nous reprîmes nos activités, et une nouvelle soirée d'observations fut organisée à la lumière de l'expérience précédente, entre-temps notre sauveur de radioamateur avait assimilé les mystères des signaux WWV et s'offrait à participer activement. Cette seconde soirée fut féconde, mais, sur l'instant, les résultats des calculs nous laissèrent un peu interdits, nous étions sur le point ou tout près! Nous nous apprêtions à une troisième soirée d'observations, lorsqu'un concert d'avertisseurs annonça l'arrivée de la seconde équipe.

Alors, nous dirent-ils: "vous l'avez enfin trouvé!" Ils furent stupéfaits d'apprendre que nous cherchions encore le fameux "rônier incendié". Venez dirent-ils, puis ils nous entraînèrent à deux cents mètres de là, dans un fourré inextricable, formé, on le sut plus tard, de rejets de rônier, au milieu duquel se trouvait ce que nous cherchions depuis quinze jours. En arrivant, ils étaient tombés dessus par hasard, en crevant un pneu tout près du but.

En réfléchissant plus tard, on convint que nous avions manqué de psychologie, ceux qui avaient tracé les limites du projet ne s'étaient pas déplacés bien loin de leur gîte habituel pour en déterminer l'origine.

Pour la beauté de la chose et du geste, nous donnâmes aux nouveaux arrivants un échantillon de nos compétences récentes, en faisant avec beaucoup de cérémonial, et avec l'aide bruyante du radioamateur et de son haut-parleur à faire des tops, une troisième séance d'observation!

Non contents de nous être singularisés par la recherche de notre chantier perdu, le hasard devait contribuer à ce que nous soyons les acteurs involontaires d'un drame.

Notre chantier se terminait, sortant de la case du cuisinier une petite fille de 10 à 11 ans enlaça mes jambes de ses deux bras et ne voulut plus se séparer de nous.

Très volubile, et voulant, selon toute apparence, transmettre des informations importantes pour elle, mais dans une langue inconnue de toutes les personnes présentes, elle restait dans nos jambes comme un jeune chiot. Nous avons cherché mais en vain qui étaient ses parents. D'après ses mimiques ils étaient loin et "partis". Le lamido ne savait, lui non plus, trop que faire, lorsqu'un jour il nous envoya un voyageur qui put enfin déchiffrer ce que disait la petite, qui ne voulait toujours pas nous quitter et qui, pour cela, participait, à notre corps défendant, aux opérations sur le terrain. Elle raconta que plusieurs familles, dont ses parents, avaient été emmenées de force vers l'Est.

Le sujet étant trop sérieux, nous sommes allés à la gendarmerie la plus proche, c'est-à-dire à cent cinquante kilomètres de pistes de là...

Le lieutenant devait m'avouer, plus tard: "Quand je vous ai vus vous présenter j'ai su que c'était les "ennuis" qui arrivaient". En effet, il devait rattraper un convoi d'esclaves qui partait pour l'Arabie. Mais ce convoi était composé de personnes "un peu simples" souvent vendues par leurs familles. Une fois libérées elles avaient créé un certain souci au lieutenant, car on ne savait d'où elles venaient, et personne ne les réclamait.

Il ne voulait pas "violer ma conscience", mais me conseillait, la prochaine fois, de m'adresser ailleurs.

Cette histoire, pour bien finir, doit se terminer sur une chute ou interviendra la justice immanente: Ce qui fut réalisé lorsqu'on livra les échantillons des sondages. Les donneurs d'ordre, qui nous avaient si bien abandonnés, n'avaient pas imaginé le volume et l'encombrement que constituaient deux à trois milles petits sacs de terre!

Les travaux commencèrent rapidement, d'abord au Tchad, puis au Cameroun sur l'autre rive du fleuve. Par la suite, on apprit que les rizières du Tchad furent abandonnées: La population, habituée à travailler trois mois par an, n'avait pas accepté la rigueur du travail du riz en paddy, celles du Cameroun sont, paraît-il, encore florissantes.

La topographie dans tout cela? Tout au plus 30 %, puis 50 % pour la mécanique auto, c'est pourquoi on a toujours plaisir à lire les chroniques de Robert Chevalier sur les véhicules tout terrain, il est permis de rêver! Le pourcentage restant s'est passé à faire des trous ou à chercher de la nourriture! D'ailleurs, de nos jours, ce petit incident de chantier aurait été réglé en deux heures, à l'aide d'un petit récepteur GPS portable. Pour l'heure, j'ai au poignet une petite montre radio pilotée, d'un prix très modique, qui reçoit les signaux d'une horloge au césium de Darmstadt, quant aux esclaves ils seraient déjà arrivés en Arabie, on n'arrête pas le progrès!

